

## NOUVELLES FIGURES DE L'AUTORITÉ DANS LES RELATIONS PARENTS-ENFANTS

Anne-Marie GARNIER<sup>1</sup>

**Résumé :** *Nouvelles figures de l'autorité dans les relations parents-enfants.* – A partir d'une pratique de consultation en pédopsychiatrie, et autour d'un thème fréquemment rencontré, celui des difficultés des parents à exercer leur autorité sur leurs enfants, nous avons réfléchi aux modifications récentes de conceptions de l'autorité, et aux pratiques éducatives que ces modifications entraînent. Cette réflexion est illustrée par des vignettes cliniques et des outils concrets de travail avec les parents autour de cette notion.

**Summary :** *New representations of authorities in parents-children relationship.* – This text is based upon observations made in a child psychiatry consultation service. It examines a near ubiquitous problem: the difficulties parents encounter in exercising their authority upon their children. Our reflection is informed by recent revisions to the concept of authority and its pedagogical implications. The paper uses case studies and an analysis of results obtained from specific interventions with parents to further our understanding of this important issue.

**Resumen :** *Nuevas representaciones de la autoridad en las relaciones padres-hijos.* – Fundado en la práctica de consultas de psiquiatría infantil, este artículo intenta reflexionar sobre un tema que se encuentra frecuentemente, o sea los cambios recientes de las concepciones de la autoridad, y las modificaciones de las prácticas educativas que estos cambios implican. Estas reflexiones son ilustradas con ejemplos clínicos y proponen métodos concretos de trabajo sobre este tema con los padres.

**Mots-clés :** Autorité – Relation parents-enfant – Consultation – Pédopsychiatrie.

**Keywords :** Authority – Parents-children relationship – Consultation – Child psychiatry.

**Palabras claves :** Autoridad – Relaciones padres-hijos – Consultas – Psiquiatría infantil.

### Introduction

Cet article aborde la manière dont les parents exercent leur autorité sur leurs enfants, et les difficultés qu'ils rencontrent. La mise en œuvre de l'autorité des parents sur les enfants est un des domaines où des changements puissants sont à l'œuvre, où des conceptions différentes coexistent, aussi bien dans les familles que chez les thérapeutes : c'est l'occasion de poser des différences et de se demander si elles appellent ou non un jugement de valeur.

---

<sup>1</sup> Pédopsychiatre, formatrice à l'IESF, praticien hospitalier sur le secteur infanto-juvénile de Vincennes.

Cette réflexion s'appuie sur une pratique de consultation en CMP, en pédopsychiatrie publique.

La systémique a cette double force d'être utopiste et pragmatique. Elle aime l'organisation mais aussi la liberté, elle aime l'équité, elle a toujours été dans le camp qui défend victimes et opprimés, sans se laisser prendre à la fascination de la révolte pour elle-même, sans complaisance et avec lucidité.

Elle s'est peu risquée à définir l'objectif qu'elle vise. Si elle lutte contre les symptômes psychiatriques, les analyse comme en partie liés à des relations dysfonctionnelles, elle reste très prudente sur ce que sont des relations fonctionnelles, une famille fonctionnelle. Ce qui permet de considérer avec ouverture des familles très différentes, autoritaires, traditionnelles, recomposées, homosexuelles...

Mais est-ce que la systémique a quelque chose à dire de leurs différences, de leurs avantages et inconvénients, des conséquences sociales de tel ou tel fonctionnement familial ? Il y a dans les fondements de la systémique un encouragement à aller vers des relations moins aliénantes, plus équitables, qui, sans prescrire un type d'organisation familiale, donne une orientation forte. C'est pourquoi elle semble un cadre propice à cette réflexion.

## **Des enfants qui n'obéissent pas...**

Nous limiterons notre réflexion à un âge où l'autorité des parents est clairement établie. Nous parlerons donc des enfants jeunes qui n'obéissent pas à leurs parents, disons, entre deux et onze ans. Avant, obéir n'a pas encore grand sens, après, on rentre dans l'adolescence et le problème des parents est plus d'assurer le decrescendo harmonieux d'une autorité installée précédemment.

Cette plainte des parents – mon enfant ne m'écoute pas, n'en fait qu'à sa tête... etc. – peut recouvrir toutes sortes de situations cliniques, allant de troubles majeurs des conduites à des formes légères de troubles névrotiques. On retrouve ici par exemple des enfants d'âge primaire perdus dans des conduites d'opposition destructurantes à l'école comme à la maison, et qui présentent de sévères troubles de la personnalité, mais aussi des enfants au bon développement, bien intégrés socialement, et qui régissent la vie de la maisonnée par des exigences, et des refus permanents de suivre des consignes adaptées à leur âge. Dans les formes graves, on caractérise plus les troubles de l'enfant. Dans les formes légères, on dira volontiers que les parents manquent d'autorité.

Le contexte relationnel et familial peut être très différent d'une situation à l'autre : souvent, une explication linéaire est très présente dès le début des consultations. Sam n'obéit pas parce que son père, battu petit, veut être toujours gentil avec lui et ne lui impose jamais rien. Aléna n'obéit pas parce qu'elle est révoltée par le rejet que sa mère lui fait vivre : elle ressemble à un mari détesté. Alexia n'obéit pas parce que sa mère, trop exigeante et seule, n'arrive plus à maintenir une cohérence éducative. Théo n'obéit pas parce que ses parents lui expliquent toujours pourquoi il faut faire

les choses, mais battent en retraite devant ses hurlements furieux quand il n'est pas d'accord. Léna n'obéit pas parce que sa mère a toujours été soumise devant son père et qu'elle ne voit pas pourquoi elle lui obéirait maintenant qu'ils sont séparés. Julie n'obéit pas parce que son père qui la chérissait est parti et depuis, abandonnée, elle boude. Suzy et Lola n'obéissent pas parce que leur gémellité leur a permis de créer une zone où leurs parents n'osent pénétrer, et qu'ils ont des désaccords importants qu'ils évitent d'aborder, ce qui les paralyse... Autant d'enfants, autant de situations, autant de constellations familiales.

Mais au-delà des singularités de chaque cas, on peut entre autres analyser la situation comme une difficulté en quelque sorte technique des parents à mettre en œuvre leur autorité et à obtenir la participation de leur enfant aux tâches quotidiennes de la vie familiale. Et en tout cas être amené à travailler avec les parents cet aspect de la vie familiale.

A force de voir de ces cas bénins, où des parents se perdent en explications sans fin auprès de leurs enfants au lieu de dire fermement ce qu'ils veulent et de l'obtenir, on peut finir par être agacé. Les pédopsychiatres ont parfois un discours ironique sur la faiblesse des parents d'aujourd'hui, qui rejoint un discours général sur l'excès de sensiblerie de la société actuelle, l'excès d'attention porté aux victimes, la disparition de l'autorité, qui prend là, tout à coup, un grand A.

## **Changement de paradigme autour de l'obéissance**

Comment se pense l'autorité des parents, comment se justifie-t-elle ? C'est en tout cas à partir de la manière dont on la conçoit que se déclinent les moyens légitimes à mettre en œuvre pour l'exercer.

L'autorité des parents a longtemps été naturelle. Le code civil français stipule dans son article 371 que « l'enfant à tout âge doit honneur et respect à ses père et mère », tandis qu'il est précisé que les parents doivent « assurer sa (de l'enfant) sécurité, sa santé, sa moralité, pour assurer son éducation et permettre son développement dans le respect dû à sa personne ». Les parents ont donc le devoir légal de respecter sa personne quand ils interviennent auprès de leur enfant, tandis que les enfants doivent respecter leurs parents en tant que tels, parce qu'ils sont leurs parents. On retrouve l'écho du quatrième commandement : « Tu honoreras tes parents ». Nulle part il n'est écrit que les parents doivent honorer leurs enfants en tant que tels, l'asymétrie est évidente, l'autorité claire, issue d'un droit juridique, mais qui plonge aussi ses racines dans l'ordre du religieux et celui de la Nature. L'autorité s'est longtemps incarnée dans la figure du père, et sous l'Ancien Régime, celui-ci avait toute autorité sur sa famille en tant que prolongement de Dieu et du Roi. C'est par une transformation progressive et qui s'est récemment beaucoup accélérée que nous arrivons à la situation actuelle.

Nous abordons une ère nouvelle sous bien des aspects.

Avant, les enfants n'obéissaient pas toujours, mais ils avaient tort quand ils n'obéissaient pas et la force était légitime pour les y contraindre. L'obéissance était une qualité.

Aujourd'hui, elle n'est plus exigée comme une évidence ; les parents craignent de l'obtenir par la force. Ils souhaitent être compris de leurs enfants, avoir de bonnes relations avec eux, au point d'en perdre parfois la capacité à exiger ce qui est nécessaire pour le bon développement même de l'enfant ou simplement la marche de la maison. Je rencontre des parents qui s'épuisent à négocier chaque geste de la vie courante avec des enfants parfaitement normaux. De nombreux parents ne se sentent plus autorisés, comme il y a vingt ou trente ans, à faire valoir leur point de vue de manière frontale. Ils veulent faire appel à l'intelligence de leurs enfants, à leur libre-arbitre, leur cœur, plutôt qu'à leur autorité posée comme un préalable. C'est une démarche qui inspire respect et sympathie, mais qui ne trouve pas toujours à se mettre en œuvre de façon efficace et fonctionnelle.

Il y a un lien indissociable entre les conceptions autour de l'autorité et les moyens considérés comme légitimes pour son exercice. La version traditionnelle de l'autorité s'accompagne d'une utilisation considérée comme légitime de la violence physique pour sa mise en œuvre. Il ne s'agit pas ici de la maltraitance avérée, dont les effets délétères sont connus, ni de son institutionnalisation qu'Alice Miller a bien décrite sous le nom de « pédagogie noire ». J'évoque plutôt l'usage modéré de la violence physique, considéré comme corollaire inévitable de l'autorité, et se déclinant ensuite dans un système de sanctions, punitions, mesures de rétorsions diverses faisant partie des techniques d'éducation communément admises, et en tout cas considérées comme légitimes et légales.

Un changement de conception autour de l'autorité s'accompagnera d'un changement dans les méthodes d'exercice de cette autorité, et c'est de l'accompagnement des parents dans l'élaboration de moyens adaptés à la forme d'autorité qu'ils souhaitent qu'il s'agit dans cet article.

Il est nécessaire de rappeler que l'usage d'une violence, même mesurée et ritualisée, a des effets qui dépassent le seul moment où elle s'exerce. Il suffit d'employer la force physique à un moment pour qu'elle reste présente et normale dans la tête de l'enfant. Ainsi, beaucoup d'adultes disent que leurs parents ne les ont jamais frappés. Pour une partie d'entre eux, la réalité est plus compliquée : en fait, ils ont reçu des fessées jusqu'à un âge préscolaire, elles sont devenues très rares, voire absentes à partir de quatre ou cinq ans. Ils ne s'en souviennent pas. Mais personne n'a dit à ces enfants : « Voilà, à partir de maintenant, je ne te tape plus, je vais m'y prendre autrement. » Et la sanction physique est restée comme un recours, une menace, utilisée seulement en dernier recours, et rarement. Mais l'enfant, lui, garde comme idée enfouie que s'il ne reçoit plus de coups, ce n'est pas parce que c'est mauvais ou interdit ou simplement fini, mais parce qu'il est suffisamment sage pour ne pas les mériter. Ce dont il est question ici est très différent : il s'agit de la possibilité d'être élevé dans l'idée qu'on ne doit pas recevoir de coups du tout. Dans l'idée que la violence n'est pas une donnée constitutive des méthodes d'éducation, mais une éventuelle exception. Après tout, même en cas d'erreur, les parents ne reçoivent pas de coups, et s'en portent très bien. Pourquoi pas, dans l'idéal, les enfants, qui sont... assez proches des adultes sur bien des points ?

C'est de ce changement de paradigme dont il s'agit. Mais un tel changement ne se fait pas sans heurts. Les parents sont pris entre anciens et nouveaux modèles, avec tous les intermédiaires possibles, et tous les conflits de loyauté imaginables.

Les enfants eux aussi doivent s'adapter, car ils circulent entre des espaces relationnels dont les règles sont variables, voire contradictoires quant à l'autorité des adultes.

Les parents ont à réinventer les moyens de mise en œuvre d'une autorité dont les fondements sont différents. On peut mesurer, à travers les difficultés qu'ils rencontrent, à quel point l'éducation classique s'appuyait de manière invisible sur l'emploi de la force physique, de la menace, de la punition. Les parents d'aujourd'hui, centrés sur leur désir d'avoir une bonne relation avec leur enfant, en oublient la nécessité d'être aussi désagréables et contraignants par moment. Cette crainte, qui a des origines complexes, tient entre autres à celle de basculer alors dans le registre de la menace, des violences physiques et de la sanction, et de sortir d'une éducation s'appuyant sur le dialogue et la proximité affective, telle que les parents souhaitent la donner.

D'autre part, les enfants élevés sans menace physique ont moins peur des adultes, sont moins impressionnés par eux. Leur collaboration s'obtient par d'autres techniques, d'autres arguments. Les parents ont parfois tout à inventer dans ce domaine. Leurs conceptions sont claires ou pas, mais ils manquent souvent de techniques d'éducation pour les mettre en œuvre. Ils sont un peu dans la situation où le texte de loi est sorti, mais où manquent les décrets d'application...

## **Quelques éléments de définition de l'autorité**

On revient ainsi à la question initiale : si l'autorité des adultes n'est plus un fait s'imposant de lui-même, pourquoi les enfants doivent-ils faire ce que leur demandent leurs parents, et par extension, les autres adultes qui s'occupent d'eux ?

Les parents élèvent les enfants. Ils sont garants de leur sécurité, de leur bon développement jusqu'à ce que les enfants soient à même de se débrouiller par eux-mêmes. Les enfants ont besoin d'aide, pour presque tout au début de leur vie, de moins en moins avec le temps. Ils doivent obéir pour que les parents, qui organisent la vie de la maison, puissent mener leur tâche à bien. Il y a là une soumission à des contraintes imposées naturellement par la réalité, mais atténuées, retravaillées par les parents, qui n'en laissent peser qu'un écho sur leurs enfants. Et apprendre à faire avec ces contraintes est un des buts essentiels d'une éducation réussie.

Dès qu'un enfant est capable de prendre une tâche à son compte, l'obéissance qu'il doit à ses parents s'estompe peu à peu, et le parent ne lui doit plus d'aide non plus. Quand un enfant sait se laver seul ou manger, par exemple, l'intervention des parents recule, pour s'appliquer non plus à la tâche elle-même, mais à d'autres aspects – manger proprement, penser seul à aller se doucher... Ce qui n'interdit en rien d'aider gratuitement, de se rendre service. Mais les rapports d'autorité autour de ce qui est acquis s'estompent, l'intervention de l'adulte se fait plus discrète, plus contextuelle, pour s'effacer peu à peu.

Dans cette conception, l'autorité devient alors fonctionnelle, elle est un des moyens dont le parent a besoin pour élever l'enfant, et non pas un dû, une attitude imposée à l'enfant sans raison et de manière absolue.

L'autorité, dans la définition qu'en donne d'Hanna Arendt, est la capacité de faire faire quelque chose à quelqu'un sans violence ni persuasion. Ce qui veut dire que la personne sur qui s'exerce l'autorité accepte de faire ce qui lui est demandé même si elle n'est pas d'accord – sinon, on est dans le champ de la persuasion et plus de l'autorité –, et qu'on n'utilise pas avec elle de violence.

Le rapport d'autorité est un rapport qui engage le corps – une autorité ne peut se désincarner que secondairement, quand le rapport de corps à corps est intégré. Quand elle n'est pas respectée, le rapport de corps à corps se rejoue à nouveau. Un des problèmes des parents est de maintenir cet engagement corporel sans le rendre violent.

Et c'est un rapport qui engage le lien. Il fonctionne sur la capacité de l'enfant à faire confiance, même quand il ne comprend pas ou n'est pas d'accord. Il s'appuie sur la conviction de l'enfant que ce qui lui est demandé l'est dans une intention bienveillante, et suffisamment efficace. Cette confiance se tisse chaque jour, et quand elle s'effrite, l'autorité ne fonctionne plus de la même manière.

Cette définition de l'autorité suppose que les parents affrontent le refus éventuel de leur enfant et choisissent de l'accepter, ou au contraire de maintenir leur demande avec force, avec engagement.

Abandonner l'idée d'une autorité allant de soi et qui s'impose par la violence n'a rien à voir avec un « tout-permissif » qui rend la vie impossible et fait le lit des colères incontrôlées de parents excédés. Le but est que les parents étayent leur autorité autrement, et que les enfants continuent à intégrer valeurs et contraintes de la vie quotidienne. Ce qui demande un travail important et différent.

J'ai des amis avec qui partir en vacances est toujours un plaisir et qui ont une règle d'une incroyable efficacité pour résoudre les conflits de vie communautaire : « C'est celui qui fait qui a raison ». Ce qui évite les conseils du genre « Tu es sûr que la vinaigrette est assez salée ? », qui dégénèrent en ajout de sel non négocié, puis en éventuels conflits larvés ou non. De manière un peu décalée, les parents font pour leurs enfants, et ce travail mérite respect en soi. Ce qui ne veut pas dire qu'ils aient toujours raison, ni que ce qu'ils font convienne toujours aux enfants. Mais ce sont eux qui font, et élever un enfant représente une énorme quantité de travail, d'attention, de gestes menus ou grands... C'est de ce changement-là qu'il s'agit : les parents font pour leurs enfants, et méritent le respect dû à ceux qui agissent. Très différente est l'obéissance due à des parents qui se situent au delà de toute critique, qui ont raison par principe.

Sans doute faut-il se rappeler aussi que les parents, quand ils n'ont plus d'autorité directe sur la vie de leur enfant devenu adulte, ont toujours une influence importante sur lui. Ils sont comme des éclaireurs sur le chemin de la vie, ce qu'ils vivent, en positif ou en négatif, influencera ce que vivront leurs enfants aux mêmes âges, d'une manière directe ou indirecte. L'autorité est un aspect important dans la relation directe parent-enfant, mais un aspect seulement de l'influence globale des parents.

## Avec les parents

Le travail avec les parents autour de l'autorité n'est bien sûr qu'une dimension parmi d'autres, et il joue sur des niveaux différents.

Un de ces niveaux est celui du mythe familial : comment ces parents conçoivent-ils l'autorité ? Quelle est sa place dans leur projet parental ? De quelle histoire sont-ils issus et quels modèles ont-ils intégrés ? Ce niveau de travail s'appuie sur les récits des parents de leur vie quotidienne, mis en rapport avec leurs attentes conscientes, et leur histoire familiale. On retrouve souvent à ce niveau de travail des incongruences, des conflits de loyautés, des éléments traumatiques... dont l'élaboration aide les parents à trouver un style plus souple et plus cohérent. C'est à ce niveau que l'on travaille sur la fonction du symptôme, avec les parents et l'enfant.

Un deuxième niveau, phénoménologique, s'appuie sur les compétences des parents et vise à les élargir, à leur permettre d'élaborer les outils qui serviront leur modèle, leurs valeurs. Il les aide à sortir de cycles d'interactions répétitives et qui semblent plus au service du symptôme que du projet des parents.

Il s'agit d'un travail tout à fait concret, qui suppose de donner aux parents des informations, des « trucs », de leur proposer des expériences. Les parents se sentent tout à fait à l'aise pour faire leur choix et réfléchir à ce qui leur est proposé, si ces éléments concrets sont clairement situés comme des propositions au service de leur projet de famille, qu'ils peuvent utiliser ou pas.

Le livre ici un répertoire d'outils hétérogènes, constitué peu à peu au fil de lectures, d'échanges avec des parents, des collègues... et dont aucun ne figure dans les manuels de psychiatrie. Beaucoup se retrouvent dans les manuels grand public à l'usage des parents. Ils ont été utiles au fil des consultations pour soutenir la recherche des parents, rentrer dans le concret des interactions familiales.

- Les parents sont intéressés d'apprendre que les châtiments corporels ont des effets de fond qui vont souvent à l'encontre du résultat espéré, entraînant inhibition chez les enfants discrets, révolte et augmentation des troubles du comportement chez les autres. Des études expérimentales vont dans ce sens. Elles permettent de lutter contre des croyances vivaces, toutes variantes du classique « Qui aime bien châtie bien ».
- Ils sont aussi intéressés par l'idée qu'on peut empêcher fermement un enfant de faire une chose interdite sans le frapper pour autant, même légèrement. Et que cela suffit. Lui faire mal pour le dissuader de ne pas recommencer n'est pas nécessaire. Cette distinction entre engagement physique, geste qui arrête sans faire mal, et geste qui fait mal est importante.
- Ils sont aussi intéressés par l'idée que des remontrances et des punitions trop fréquentes, finissent par perdre leur sens du fait de leur accumulation. Ce sont des choses que les parents sentent, mais il est différent pour eux de les entendre formuler. Les parents entrent souvent dans un cycle où ils n'ont plus que des interactions négatives avec leurs enfants : alors, ils n'osent quitter ce cycle de peur d'abandonner la place, d'abdiquer en quelque sorte, et faute de savoir quoi faire d'autre. Les aider à lâcher du lest les aide aussi, paradoxalement, à reprendre la main.

- Les parents pensent souvent qu'une punition doit être forte pour être efficace. Ils retrouvent une grande liberté à s'entendre dire que les punitions sont plus efficaces si elles sont fréquentes et petites que si elles sont fortes. L'idéal pour les problèmes mineurs est souvent qu'elles soient épuisées dans la journée du problème concerné. Ils sont intéressés par l'idée qu'une punition n'est pas forcément ennuyeuse et humiliante. Qu'elle peut prendre la forme d'aide ou de travail utile – des sortes de mesures de réparation... Et qu'on peut abandonner, sans abandonner toute autorité, les privations de jeu ou de sortie qui s'étendent sur des semaines ou des mois. Ils apprennent aussi qu'une punition ne doit pas gêner les parents plus que l'enfant. Et qu'une punition qu'on ne respecte pas affaiblit l'autorité de celui qui la donne. Alors pourquoi donner des punitions trop fortes ? Elles restent le plus souvent non appliquées.
- Le principe même des punitions peut être remis en cause : les parents se saisissent souvent de cette variante du bon vieux coin, débarrassée de sa valeur de punition, qui consiste à demander à l'enfant, en cas de comportement désagréable ne s'arrêtant pas à la demande des parents, d'aller dans sa chambre pendant une durée brève, d'une minute par année d'âge environ pour donner un ordre de grandeur. Une sorte de « hors jeu ». L'enfant peut se laisser aller à ses émotions négatives et se calmer peu à peu. Et cette brève séparation évite aux parents de s'emporter et leur permet de prendre de la distance avec la situation. Ceci permet aussi de casser le cercle refus d'obéir-mesure de rétorsion. Les parents peuvent ainsi manifester leur désapprobation sans être très désagréables, et le faire à plusieurs reprises à la suite s'ils en ont besoin.
- La routine quotidienne a un effet d'usure, et les parents sont souvent frappés par l'idée qu'ils doivent économiser leurs interventions désagréables pour qu'elles ne deviennent pas un bruit de fond auquel l'enfant est habitué. Dans certains cas extrêmes, le conseil d'arrêter punitions, cris et châtiments inefficaces même si le comportement de l'enfant demeure inchangé peut les soulager de la position de persécuteur permanent dans laquelle ils se sont enfermés. Ils sont aussi intéressés par l'idée qu'ils ne vont pas obtenir une amélioration complète d'un coup : ils ont intérêt à sélectionner les points importants sur lesquels ils souhaitent des changements, et à se montrer plus libéraux pour le reste, « économiser les non » en quelque sorte. Ceci les oblige à prendre de la distance avec l'enfant idéal qui est souvent celui de leurs parents à eux, et à admettre que les enfants sont imparfaits, progressent peu à peu, et ont besoin d'indulgence et d'encouragements.
- A l'inverse, les parents comprennent facilement que leur parole doit avoir du poids pour être respectée, et qu'ils doivent assumer les consignes qu'ils donnent pour que leurs enfants y attachent de l'importance. Certains parents, par exemple, ont pris l'habitude de sortir de la pièce ou de détourner le regard quand ils font une demande, pour éviter de voir que leur enfant n'en tient nul compte, instaurant une communication distordue en permanence. D'autres parents développent un art consommé de la distraction et de la périphrase pour éviter de contredire frontalement leur enfant. Ils se sentent soutenus d'entendre que leur enfant a besoin d'apprendre à faire avec les frustrations de la vie, et qu'ils l'y aident en lui opposant des refus fermes et cohérents.



- Ils sont aussi sensibles à l'idée que quand on dit oui ou non, c'est définitif et indépendant des pleurs et protestations de l'enfant, que leur avis doit avoir du poids pour que leur enfant puisse s'appuyer dessus. Et que céder après avoir été longtemps supplié est une méthode efficace pour inviter un enfant à faire des caprices régulièrement.
- Enfin, les parents sont séduits par l'idée que les motivations positives peuvent aussi aider leur enfant. Sous formes de compliments, de marques de reconnaissance, de rituels positifs : sorties ou repas spéciaux fêtant des progrès, etc. Les parents, pris dans un cercle négatif redécouvrent les récompenses, là aussi petites et fréquentes plutôt que grandes et lointaines, et plutôt sous forme de bons moments partagés, annoncés et prévisibles, que sous forme d'argent et de cadeaux. Promettre une histoire ou une sortie à la piscine en fin de semaine, par exemple, plutôt qu'un gros cadeau d'anniversaire ou de fin d'année.
- Les parents peuvent aussi comprendre qu'on peut à la fois interdire quelque chose et consoler l'enfant de la frustration qu'on a soi-même provoquée, qu'on peut imposer des contraintes et rester proche affectivement, se montrer attentif au désir de l'enfant même si on ne l'exauce pas. « C'est vrai qu'il est beau cet avion, viens on va le regarder, il a une hélice, il te plaît beaucoup et tu as très envie qu'on l'achète. Je ne suis pas d'accord, allez, on le regarde encore une fois avant de partir » plutôt que « Je te préviens, ce n'est pas la peine de réclamer, je ne t'achète rien ! ». Ou « Tu ne veux pas prendre ton bain. Tu as envie de jouer encore. Et c'est l'heure, tu es vraiment fâché de venir », le tout accompagné d'une invite ferme à se diriger vers le bain susmentionné... Ce n'est pas parce qu'on fait dans le désagréable que le lien doit se rompre et qu'on perd le contact !

Tout ceci aide les parents à obtenir de leurs enfants qu'ils se tiennent d'une manière qui leur convient, sans utiliser de raccourci violent ou inutilement désagréable. Il n'en demeure pas moins que les parents font une barrière entre le monde et ses contraintes, et leurs enfants. Les contraintes demeurent, et l'éducation a pour but de permettre aux enfants de les affronter peu à peu, pas de les éviter. Aussi le rôle de parent est-il loin d'être pour autant toujours agréable. Il devient juste « pas plus désagréable que nécessaire ».

Mettre en œuvre son autorité de cette manière prend du temps et demande un travail qui décourage certains parents. Ils ont besoin de compréhension et de soutien quand ils se rendent compte qu'ils vont devoir dépenser patience et énergie, pour obtenir de leur enfant qu'il soit souvent bien moins sage qu'ils ne l'étaient eux-mêmes enfants. Alors même qu'en tant que parents, eux se montrent plus attentifs et conciliants que ne l'étaient leurs propres parents. C'est dans ces petites choses aussi que peut se glisser l'évolution d'une génération à l'autre.

Selon leur modèles de départ, les familles utilisent ou non ces éléments, qui fonctionnent parfois comme une réalité, parfois comme une utopie source d'amélioration clinique ou relationnelle. Toutes les nuances existent, entre le modèle d'autorité classique et celui d'autorité fonctionnelle. Et que les parents usent d'une violence modérée, de manière exceptionnelle ou structurelle, n'a pas à être culpabilisé ou condamné.

Il s'agit de leur donner les moyens de leurs choix, avec des informations qu'ils n'ont pas toujours par ailleurs. Soutenir ce choix suppose d'ailleurs parfois que le thérapeute expose le sien pour en délier les parents, plutôt que de le faire peser souterrainement.

## Quelques histoires

Quelques brefs récits de consultations permettront d'illustrer comment ce travail très concret s'inscrit dans la dynamique d'une prise en charge.

**Anna** a quatre ans. Sylvie, sa mère, a eu une mère très insécurisante, peu responsable et plus occupée d'elle-même que de ses enfants. Sylvie enfant a été à la fois très autonome et très obéissante, dans l'espoir de satisfaire cette mère lointaine et désinvolte. Anna a longtemps très peu obéi, se mettant à pleurer dès qu'on exigeait quelque chose d'elle. Aider Sylvie à se faire obéir, c'était aussi l'aider à supporter de frustrer sa fille sans se sentir mauvaise. Maintenant, Anna va mieux. Elle ne pleure plus, veut faire beaucoup de choses toute seule, et se met à faire des colères. Sylvie se rend compte qu'Anna ne sera jamais aussi obéissante qu'elle l'a été elle ; et qu'il va lui falloir tolérer les colères d'Anna et y faire face, alors qu'elle-même n'a jamais même eu l'idée d'en faire. Elle a bien besoin qu'on lui dise que ces colères sont la preuve de la sécurité qu'elle donne à sa fille, pour supporter la situation.

**Elliot** se fait gronder tous les jours que Dieu fait depuis deux ans. Il en a cinq. Son père a traversé une dépression longue et assez forte, ayant nécessité une prescription, qui a commencé il y a deux ans environ. Il en est sorti suffisamment changé pour qu'on puisse penser que l'épisode traversé a été fécond. Depuis, la vie de la famille s'est réorganisée, le couple des parents s'entend bien, et seul Elliot vient troubler la vie familiale. Il a une sœur aînée très sage. Très vite, les symptômes d'Elliot peuvent se lire comme une tentative, au moment de la dépression paternelle, de réanimer psychiquement un père dont il a toujours été proche, comme une façon de se démarquer d'une sœur un peu trop sage, et comme une alliance avec son père, contre le camp des filles parfaites ; car la mère d'Elliot, pendant la dépression de son mari, n'a manifesté aucune faiblesse. Ce travail d'élaboration rencontre une grande émotion chez le père d'Elliot, et un certain écho chez sa mère. En même temps, les deux parents ne savent comment faire pour qu'Elliot arrête de désobéir, d'insulter ses parents, de défier sa mère... C'est à travers tout un travail de réflexion sur leur manière d'exercer l'autorité que les parents d'Elliot retrouveront le contact avec leur fils, se rendront compte du caractère exagéré de leur attitude négative. Madame prendra conscience du fait que sa mère, qui travaillait énormément, s'est peu occupée d'elle, et qu'elle attend de son fils une autonomie au dessus de son âge. Peu à peu, elle abandonne les punitions trop sévères et rarement mises en œuvre, et les remontrances perpétuelles. Elle se réconcilie avec Elliot, et c'est maintenant la sœur d'Elliot, manifestement déstabilisée, qui s'en prend à son frère. Elle se joindra aux entretiens, et il sera possible alors de reconnaître tous les efforts qu'a faits cette petite fille, qui a tenu le cap, et sa mère, qui a fait tourner la maison, pendant que Monsieur était malade. Elliot, peu à peu, reprend une simple place de fils un peu turbulent, qui lui va bien.

**Matthieu** a dix ans, et arrive en consultation au moment où il est renvoyé d'une école privée où il a eu du mal à s'intégrer. Il s'y est montré parfois violent, irrespectueux et agité. Dans son école de quartier, les choses se passent mieux, mais il reste suffisam-

ment bagarreur, agité et opposant pour poser problème. De plus, il se montre insultant envers son père à la maison, et a plusieurs fois emmené son plus jeune frère jouer dehors, sur le trottoir d'une rue passante, ce qui inquiète à chaque fois ses parents au plus haut point. En fait, les deux parents de Matthieu sont intéressés par l'idée qu'ils doivent réagir quand Matthieu se montre insultant, et lui demander avec force d'arrêter. Bien sûr, ils ont de très bonnes raisons de ne pas réagir : Madame, après avoir enduré l'alcoolisme puis le suicide de son père, ne fait guère confiance aux hommes, et même si elle vit avec le père de Matthieu depuis plus de cinq ans à la naissance de celui-ci, elle a déclaré Matthieu avant sa naissance et sous son nom à elle « parce qu'une mère, ça reste ». Le père de Mathieu en a conçu une rancune douloureuse, et dit assez franchement, au bout de quelques mois d'entretiens, que puisque son fils ne porte pas son nom, sa mère n'a qu'à se charger de le faire obéir. La mère de Matthieu, de son côté, trouve que son mari, qui a un emploi qui lui permet de rentrer à quatre heures et demie, peut bien s'occuper des enfants quand il est là, et elle voit mal pourquoi elle devrait faire la loi quand elle arrive à la maison, vers dix-neuf heures. Matthieu ne l'entend pas de cette oreille et est prêt à en faire beaucoup pour faire réagir ses parents. Et c'est en s'appuyant sur l'idée qu'ils doivent réagir à ce qui se passe au moment où cela se passe, et exprimer avec énergie leur avis, qu'ils aideront Matthieu à se conduire mieux, à l'école comme à la maison.

**Ella et Mina** ont quatre et deux ans. Leur mère se remet difficilement d'une séparation violente avec leur père. Elle a du mal à s'organiser avec ses deux petites filles. Elle a un grand garçon d'un premier lit qui ne pose pas de problème, mais ses deux cadettes sont très difficiles. Ella a fait plier devant ses attitudes de défi ses maîtres et la directrice de l'école maternelle, et quand elles sont ensemble, les deux fillettes se disputent en permanence, se battent, s'agitent et changent de jeu très rapidement, et finissent quand on s'oppose à elles dans un état proche de l'épuisement à force de pleurs, incapables qu'elles sont de se consoler. Un premier travail autour de ce qu'elles vivent comme à la fois un abandon de leur père, qui ne les voit que très rarement et irrégulièrement depuis la séparation, et un conflit de loyauté – il semble que celui-ci se montre insultant envers leur mère – semble faire régresser une partie des troubles de Mina, qui dort à nouveau régulièrement. Ensuite, nous feront un travail très concret avec la mère des deux fillettes, à propos de la manière de les cadrer, de les limiter, d'organiser leurs activités, qui permettra à Madame de reprendre les rênes de la vie de famille, et de respirer un peu. C'est ce travail qui ouvrira le champ pour une élaboration à construire autour de ce qu'elle a vécu avec le père de Mina et Ella, et avec ses parents, afin de trouver une place de mère plus cadrante et plus constructive.

Tout ce travail éducatif, de conseils, est utile et donne aux parents des outils qui leur manquent souvent pour partie. Il leur montre aussi notre intérêt pour la vie qu'ils mènent, très concrètement. Je suis toujours intéressée par les idées qu'ont les parents, j'en adopte certaines et je le leur dis. Le processus qui s'installe entre eux et moi est en isomorphisme avec celui qu'ils essaient d'installer entre eux et leurs enfants. J'ai à installer une autorité qui ne s'appuie jamais sur l'abolition de la leur, mais au contraire la nourrit et la vivifie. Mon travail leur offre un espace d'élaboration autour de leur place parentale, mais aussi un soutien, des informations et des conseils dont il est toujours précisé qu'ils viennent pointer certaines conséquences négatives d'un système complexe d'éducation qui leur appartient et qu'eux seuls peuvent choisir de modifier. Et, très techniquement, ce travail centré sur les parents valide leur place et leur capacité à aider leur enfant, et représente un soutien fort.

## Entre ancien et nouvel ordre ?

Les places réciproques des enfants et des adultes se sont fortement modifiées récemment, et cette évolution s'intègre dans un mouvement de dédifférenciation plus global des rôles, qui touche notamment les places respectives des hommes et des femmes, et partant, celles de père et de mère. C'est dire que l'ensemble des rôles familiaux se trouve modifié, et dans un laps de temps très court, à peine une génération.

Cette évolution semble aller dans un sens où les rôles parentaux prescrits socialement sont moins rigides, voire très ouverts. La répartition de l'autorité entre les parents et les repères anciens sur son exercice sont en train de se modifier très profondément, au point que les rôles de père et de mère deviennent difficiles à caractériser l'un par rapport à l'autre. Les « nouveaux pères » ne sont peut-être que des parents, tout simplement, ayant abandonné tout ou partie de la part prescrite de leur rôle.

Le choc est d'autant plus grand, par exemple, pour des familles immigrées venant d'un modèle où les rôles prescrits, en fonction du sexe notamment, sont très forts, ou entre des parents se situant l'un par rapport à l'autre à des extrêmes du spectre très ouvert des places parentales actuellement admises.

D'autres évolutions exercent bien sûr leur influence sur les modèles parentaux et la place des enfants – évolution économique, évolution du monde du travail, présence plus forte des écrans et du virtuel...

L'évolution récente des familles, les troubles du comportement, exacerbés ou bruyants des adolescents, rendent parfois tentante l'idée d'un retour à un ordre ancien et plus contenant. Une partie de la littérature professionnelle va dans ce sens, de manière plus ou moins explicite.

Mais les changements et leurs aspects négatifs ont sans doute des causes complexes, et un retour en arrière ne suffirait sans doute pas à les endiguer. Surtout, une position nostalgique ne rendrait pas justice aux aspirations des parents à inventer un modèle nouveau, et ne prendrait pas en compte les données nouvelles et irréversibles qui font qu'un retour à un modèle d'autorité parentale allant de soi et coercitive si besoin n'est sans doute pas possible.

Mais surtout, cette « idée du retour à l'autorité » repose sur l'idée peut-être fautive que les perturbations actuelles sont dues aux nouvelles données : alors qu'elles sont probablement en partie liées au processus même de changement en cours. De même que les cartons d'un déménagement ne sont pas liés à la nouvelle maison mais au processus de déménagement, peut-être une partie des perturbations négatives actuelles dans les familles et chez les enfants et adolescents est-elle due au processus de changement en cours dans les rôles familiaux, changement profond, complexe, global et rapide. Quand le changement sera installé, peut-être sera-t-il vécu comme globalement bénéfique et évident. Peut-être ses inconvénients réels seront-ils complètement différents de ceux que nous percevons actuellement.

Enfin, les nostalgies du temps où « l'autorité existait » sont souvent partielles, et en appellent à un modèle dont elles ne retiennent qu'une partie. Qui veut revenir en

arrière à propos de l'interdiction des punitions corporelles à l'école ? Qui souhaite revoir la discipline d'avant 1968, l'interdiction de questionner les adultes, l'obligation de se taire à table ? L'autorité d'antan ne peut revenir sans les moyens sur lesquels elle s'appuyait, pour ne pas parler de ses débordements.

Si les parents d'aujourd'hui peinent à asseoir leur autorité, ils sont aussi plus compréhensifs envers leurs enfants, et plus proches d'eux, et semblent satisfaits de cette évolution.

C'est pourquoi nous autres, thérapeutes, avons sans doute à trouver nos moyens de les aider à améliorer le modèle de parentalité qu'ils cherchent, selon leurs attentes et leurs capacités, non pas en puisant dans de vieilles recettes et en étant pleins de nostalgie, mais en allant de l'avant et en acceptant aussi par moment de nous sentir débordés et en recherche.

Mais cette perplexité est aussi un facteur d'alliance avec les parents. Comme eux, nous sommes pris dans une évolution qui parfois nous dépasse. Mais nous pouvons en parler, parce que nous recevons beaucoup de familles, et que les problématiques se font écho à travers nous. Une des manières d'aider les parents est alors de leur faire part de cette évolution, de les aider à s'y situer, à prendre le vent en quelque sorte.

Si nous expliquons à des parents que leur problème est aussi rencontré par d'autres, qu'ils sont dans une recherche qui est sans doute celle d'une génération de parents, et qu'elle en vaut la peine, ils peuvent continuer à se sentir incompetents ou perdus par moments, mais ils peuvent aussi penser qu'ils sont un petit maillon d'une vaste évolution sociale et transgénérationnelle. Cette manière de se situer redonne une dimension collective, sociale qui permet aux parents de sortir d'un enfermement dans la dimension individuelle et atténue leur culpabilité.

Nous ne savons pas à quoi ressembleront les familles de demain. Quel que soit notre avis, nous ne sommes qu'une petite partie de ce qui influencera leur forme.

Sans doute, une partie des symptômes que nous observons actuellement dans les familles est liée à ce tâtonnement des modèles éducatifs, qui hésitent entre appel à une nouvelle autorité et recours aux bonnes vieilles méthodes.

En tant que systémiciens, nous pouvons oser l'utopie d'un monde où les relations sont de plus en plus équitables. Aider les parents à développer des pratiques éducatives différentes qui permettent d'élever les enfants sans violence psychique ou physique en fait partie. Il semble que le travail de thérapeute consiste souvent à aider les gens à faire que la compagnie des humains leur apporte le plus d'avantages et le moins d'inconvénients possibles. Dans cet ordre d'idée, aider les parents à élever leurs enfants avec plus de respect, de proximité affective, dans une culture familiale plus équitable, va dans cette direction.

*Anne-Marie Garnier*  
CATTP «La Marelle»  
6, rue Dohis  
F-94300 Vincennes  
amg2006@club-internet.fr

## BIBLIOGRAPHIE

1. Gordon T. (1992): *Parents efficaces*, Marabout, Paris.
2. Gordon T. (1995): *Parents efficaces au quotidien*, Marabout, Paris.
3. Grey J. (2000): *Les enfants viennent du paradis*, Michel Lafon, Paris.
4. Purves L.(1997): *Comment ne pas être une famille parfaite*, Editions Odile Jacob, Paris.
5. Unell B., Wyckoff J. (1993): *Se faire obéir des enfants sans frapper ni crier*, Editions de l'Homme, Montréal.